

## **De l'usage des mondes possibles en théorie de la fiction**

Nancy Murzilli\*  
(Université de Gênes)

La critique contemporaine recourt fréquemment aux notions de « mondes » ou d'« univers » pour désigner ces espaces étranges dans lesquels le lecteur de fiction semble invité à pénétrer, qui semblent posséder leurs propres lois et évoluer dans un espace-temps parallèle au nôtre. Mais que signifie l'usage de ces notions lorsqu'on s'interroge sur les rapports entre la fiction et la réalité ? Les fictions ont-elles la capacité de projeter des mondes ? Quel statut possèderaient alors ces mondes ? Existe-t-il une correspondance entre ces mondes et le nôtre ?

Certains philosophes et théoriciens de la fiction ont tenté de formaliser ces questions en recourant à la théorie des mondes possibles telle qu'elle a été développée dans les sémantiques de la logique modale de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, en effet, la notion leibnizienne de monde possible a connu une redécouverte dans le domaine anglo-saxon, en philosophie analytique chez des philosophes tels que S. Kripke, D. Lewis, J. Hintikka, A. Plantinga ou R. Stalnaker<sup>1</sup>, dont le but était d'évaluer les

---

\* Docteur en Philosophie d'Aix-Marseille Université, elle enseigne à l'Université de Gênes. Ses recherches portent en particulier sur la logique et l'esthétique de la fiction, sur le possible et les expériences de pensée en littérature et sur la position du sujet dans la poésie et le roman français contemporains. Elle est membre du PRIN italien sur « Le roman français contemporain : thèmes et problèmes critiques », chargée de coopération linguistique et universitaire et de projet TICE pour l'Ambassade de France en Italie et responsable d'EFMR, portail de valorisation des études françaises en Italie ([www.efmr.it](http://www.efmr.it)). Publications récentes : « Littérature, cinéma, performance, l'expérimentation du dispositif chez Olivia Rosenthal : *Les Larmes* hors le livre », dans « Le sujet et l'art dans la prose française contemporaine (1990-2012) », Elisa Bricco et Nancy Murzilli (dir.), *Cahiers de narratologie*, n°23, décembre 2012 ; « La connaissance du poète », dans *Présences du sujet dans la poésie française contemporaine (1980- 2008). Figurations, configurations et postures énonciatives*, Elisa Bricco (dir.), Saint-Étienne, PUSE, 2012 ; « De l'expérience de pensée littéraire à l'expérience de la lecture », dans *L'Expérience 1*, vol. 1, Françoise Bort, Olivier Brossard et Wendy Ribeyrol (dir.), Paris, Éditions Michel Houdiard, 2012 ; « Valeur modale, valeur normative de la fiction ? », dans « Normes et fiction », Shahid Rahman et Julie Sievers (dir.), *Cahiers de Logique et d'Épistémologie*, vol.11, London/Lille, College Publications/Université de Lille 3 (UMR STL), 2011 ; « La vie comme un roman. Sur la fiction littéraire et les expériences de pensée », dans « Devant la fiction, dans le monde », Catherine Grall et Marielle Macé (dir.), *La Licorne*, n° 88, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, janvier 2010 ; « Logique et ontologie de la "case aveugle". Sur le statut du possible en littérature », *La Lecture littéraire*, 2006. Elle a également collaboré à la traduction des *Œuvres philosophiques* de John Dewey (Farrago, 2005) et de *The Structure of Appearance* de Nelson Goodman (Vrin, 2005).

<sup>1</sup> S. Kripke (1963 et 1972), D. Lewis (1973), J. Hintikka (1962), A. Plantinga (1973 et 1974), R. Stalnaker (1968 et 1976).

conditions de vérité des propositions modales, en tirant notamment partie de l'analyse logique des conditionnels contrefactuels. Parmi ces philosophes, c'est à David Lewis que l'on doit d'avoir proposé en 1978, dans un article intitulé « Truth in fiction »<sup>2</sup>, une articulation entre la sémantique des mondes possibles et la théorie de la fiction. Il fut accompagné dans cette démarche, au courant des années 1970, par plusieurs théoriciens de la littérature, dont U. Eco, Th. Pavel, L. Vaina, L. Doležel et M.-L. Ryan<sup>3</sup>, qui avaient découvert les travaux sur les mondes possibles et la logique des propositions contrefactuelles. Les questions liées à la fictionnalité et à la sémantique des mondes possibles, qui ont fait plus tardivement leur entrée dans le paysage théorique francophone grâce, notamment, à la traduction en français du livre de Thomas Pavel, *Univers de la fiction* (1988), restent encore largement méconnues<sup>4</sup>. On peut simplement en juger par le fait que les ouvrages des principaux théoriciens de la fiction ayant proposé une articulation de la théorie des mondes possibles à la théorie littéraire, L. Doležel, R. Ronen et M.-L. Ryan, n'aient toujours pas été traduits en français. La théorie du réalisme modal appliquée aux fictions, exposée par Lewis dans son article de 1978, a eu à l'époque, dans le domaine anglo-saxon, un impact considérable en théorie de la fiction tant pour l'intérêt des solutions qu'elle propose que pour les problèmes soulevés par ces solutions.

La fiction pose de multiples problèmes aussi bien ontologiques, épistémiques, sémantiques qu'esthétiques. Comment ce qui n'existe pas pourrait-il posséder une réalité et être susceptible de recevoir une valeur de vérité ? Qu'est-ce qui permet au lecteur de fictions d'attribuer à ce qu'il lit une valeur comparable aux choses faisant partie de son expérience réelle ou possible ? Si la fiction est d'une autre nature que le réel, peut-elle nous donner à connaître la réalité dans laquelle nous sommes impliqués ? Existe-t-il une correspondance entre les mondes imaginaires de la fiction et le nôtre ? Par quel processus peut-elle améliorer notre compréhension du monde et informer notre expérience ? Ces interrogations laissent supposer qu'une esthétique de la fiction peut difficilement se passer de questions

---

<sup>2</sup> Lewis, « Truth in fiction » (1978). Dans cette étude, les références à cet article correspondent à l'édition de 1983 in *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, p. 261-280. Toutes les citations issues de cet article sont ma propre traduction n'ayant pas eu accès à la traduction parue dans ce volume, lors de la rédaction de mon article.

<sup>3</sup> U. Eco (1979), Th. Pavel (1975), L. Vaina (1977), L. Doležel (1979), M.-L. Ryan (1980).

<sup>4</sup> Voir, sur ce constat, le début de l'article de Richard Saint-Gelais (2004). Signalons également l'ouvrage récemment paru en France, *La Théorie littéraire des mondes possibles* (2010), dirigé par F. Lavocat, qui tente de faire le point sur la théorie des mondes possibles appliquée à la fiction dans une perspective diachronique large. Les travaux de Thomas Pavel ont été relayés en France par ceux de Gérard Genette, *Fiction et diction* (1991) et de Jean-Marie Schaeffer *Pourquoi la fiction* (1999).

d'ordre logique et philosophique.

Pourtant, si la fiction est devenue un centre d'intérêt en philosophie analytique, cela n'a jamais vraiment été pour elle-même, mais plutôt pour le problème qu'elle posait aux théories de la référence, concernant les rapports logico-ontologiques entre le langage et le monde. Ce problème, issu d'un débat initié par Frege et Russell, se présente à peu près dans les termes suivants : « comment ce qui fait sens pour nous, peut-il pourtant ne se rapporter à rien d'existant ? ». C'est également pour répondre à cette question, comme nous le verrons plus loin, que Lewis a proposé d'appliquer sa théorie des mondes possibles à la fiction. Mais elle n'a pas été forgée *a priori* dans ce but. L'ensemble de ces théories a toutefois eu le mérite de problématiser et de mettre en évidence la question des rapports entre la fiction et la réalité. Elles ont également permis, dans le monde anglo-saxon, de renouveler le champ d'interrogations en esthétique de la fiction.

L'enjeu d'un rapprochement entre la notion de fiction et celle de « monde possible » est principalement celui de la vérité des énoncés fictionnels. On entend par monde possible, un univers logiquement possible. Un monde possible correspond à une variante concevable du cours réel des choses. Les mondes possibles apparaissent comme des façons dont le monde aurait pu être globalement, ou comme des états fictifs du monde entier. De ce point de vue, rapprocher la notion de fiction de celle de « monde possible » permet de supposer que l'univers de la fiction correspond à une variante possible du monde réel. Si le domaine du discours vrai coïncide avec celui du monde réel, on peut s'interroger sur la vérité d'énoncés portant sur des objets fictionnels dans des mondes possibles. Les mécanismes de la sémantique modale, en proposant une interprétation de la possibilité et de la nécessité logiques, permettent d'accorder une valeur de vérité aux énoncés portant sur des entités et des situations non actuelles, dont les fictions sont des cas particuliers.

Nous proposons dans cette étude d'analyser les raisons de l'influence du réalisme modal de Lewis sur la théorie de la fiction et d'en mesurer la portée. Quelle est l'originalité de la théorie de Lewis concernant la fiction ? L'articulation des mondes possibles aux mondes de la fiction selon la perspective d'un réalisme modal est-elle tenable ? Peut-on encore aujourd'hui considérer ses propositions comme fécondes pour la théorie de la fiction ? Peut-on voir s'en dessiner des prolongements ?

L'analyse de Lewis se porte essentiellement sur les fictions littéraires. Bien que les questions qu'elle soulève puissent concerner tous les médias artistiques impliquant des éléments fictionnels, on peut toutefois contester l'idée que toutes les fictions fonctionnent comme des fictions littéraires. Par

conséquent nous restreindrons le champ de cette étude à la question des rapports entre la fiction littéraire et les mondes possibles. Par ailleurs, cette question pouvant être traitée, tant du point de vue de ses conditions de création que de ses conditions de réception, l'angle de réflexion choisi sera celui du lecteur, dans la mesure où il nous semble mieux prendre en compte la question de la portée cognitive de la fiction littéraire.

## **I. Des « mondes possibles » aux « mondes » fictionnels**

Si les fictions ne sont pas vraies dans notre monde ne pourraient-elles néanmoins l'être dans les mondes imaginaires qu'elles élaborent ? Nous pourrions formuler ainsi la question qui a poussé Lewis à introduire sa théorie des mondes possibles dans le domaine de la fiction. Lewis pense pouvoir résoudre le problème de la référence des énoncés fictionnels grâce à la relation qu'il entrevoit entre les mondes fictionnels et les mondes possibles. Mais son utilisation de la notion de monde possible n'est pas initialement liée aux problèmes posés en logique de la fiction, il a d'abord développé une analyse beaucoup plus large des mondes possibles pour traiter des questions de logique modale<sup>5</sup>. Il semble utile de situer le contexte logico-sémantique dans lequel est apparue l'idée d'appliquer la notion de monde possible aux œuvres de fiction pour comprendre ce qu'implique de parler de « monde » ou d'« univers » de la fiction. La théorie littéraire a facilement recours à ces expressions, mais on en oublie trop souvent les présupposés ontologiques et les implications conceptuelles. Parler d'un monde ou d'un univers de la fiction suppose-t-il de poser un ou des mondes à côté ou au-dessus du nôtre ? L'association de la théorie des mondes possibles à la fiction peut-elle être considérée comme l'application d'une théorie à un objet, et par conséquent comme vraie ou fausse, ou relève-t-elle d'un simple transfert conceptuel n'engageant que la question de son utilité ou de son efficacité ?<sup>6</sup>

### ***A. Le renouveau de la notion de monde possible***

La notion de monde possible a d'abord trouvé son renouveau dans la logique modale. La sémantique des mondes possibles a été initiée par le logicien Saul Kripke dans un article écrit en 1963, « *Semantical considerations on modal logic* ». Le modèle de Kripke vise à donner une

---

<sup>5</sup> Tout d'abord dans *Counterfactuals* (1973) et plus tard, dans *De la pluralité des mondes* (1986/2007).

<sup>6</sup> Sur ces questions voir Philippe Monneret, « Fiction et croyance », in F. Lavocat (2010).

sémantique à la logique modale et à en démontrer la complétude. Il repose sur trois éléments : un ensemble de mondes possibles, une relation « d'accessibilité » de certains de ces mondes entre eux et une fonction de « valuation » qui détermine pour chaque proposition  $p$  l'ensemble des mondes possibles où  $p$  est vraie. Dans la sémantique des mondes possibles, on suppose que toute phrase modale peut être paraphrasée comme comportant une quantification sur ces mondes. De cette manière, « il est possible que  $p$  » sera paraphrasé ainsi : « il y a un monde possible  $m$  dans lequel  $p$  est vraie » et « il est nécessaire que  $p$  » sera paraphrasé ainsi : « dans tous les mondes possibles,  $p$  est vraie ». Un monde possible est un ensemble *complet* de façons dont le monde aurait pu être. Cela signifie que toute phrase modale se voit assigner une valeur de vérité par rapport à un monde, il n'y a pas de lacune de valeur de vérité. On suppose donc que la notion de possibilité est déterminée, et que l'on peut dire pour toute phrase si elle est vraie ou fausse dans un monde possible. Selon le modèle de Kripke, il existe une pluralité de mondes possibles dont un est le monde actuel. Ce modèle permet de formaliser les relations d'accessibilité (relation transitive, symétrique, etc.) entre ces mondes et d'accorder des valeurs de vérité aux propositions portant sur des entités et des situations non actuelles.

La sémantique des mondes possibles a engendré un vaste débat sur la nature et l'existence des mondes possibles. Dès lors que l'on affirme que ces mondes sont des entités sur lesquelles nous quantifions, il semble en effet que nous devions admettre que ces mondes existent. Le modèle de Kripke repose sur une relation asymétrique qui donne la prévalence au monde actuel sur les mondes possibles qui sont seulement stipulés. Le monde actuel est donc le seul qui soit réel. On peut alors s'interroger sur ce qui distingue le monde actuel des autres mondes possibles, si ce n'est sa matérialité. David Lewis est l'un des rares sémanticiens de la logique modale à avoir défendu l'idée que les mondes possibles sont tous aussi réels que le nôtre. Cette position l'amène à proposer une autre conception de l'actualité qui dissocie les notions de réalité et d'actualité. Il développe une théorie indexicale de l'actualité, selon laquelle le prédicat « actuel » a la même fonction que des termes indexicaux comme « je », « tu », « ici » ou « maintenant » dont la référence dépend du contexte d'énonciation, c'est-à-dire du monde où a lieu cette énonciation<sup>7</sup>. De telle façon, chaque monde peut devenir actuel selon le point de vue à partir duquel on se place. Notre monde réel est en fait un monde possible actualisé. Si l'on se place du point de vue d'un monde possible, ce monde devient alors actuel, et le nôtre prend place parmi les mondes possibles. Pour Lewis, tous les mondes possibles

---

<sup>7</sup> Voir Lewis (1973), p. 84-91 et Lewis (2007), p. 150-155.

sont réels dans le sens où ils existent indépendamment de l'imagination d'un membre du monde actuel, mais un seul monde peut être actuel à partir d'un point de vue donné. Concernant le statut des mondes possibles Lewis développe un réalisme modal « extrême »<sup>8</sup> qui reconnaît l'existence d'univers distincts (complètement déterminés) et séparés (excluant toute forme de communication spatio-temporelle), mais ontologiquement semblables dans la mesure où tous sont des mondes, et tous existent. La conséquence d'un tel réalisme est que l'actualité devient une question relative. Parmi la pluralité des mondes, aucun n'est absolument actuel, « chaque monde est actuel pour lui-même et par conséquent tous les mondes le sont à égalité. Ce qui ne veut pas dire que tous les mondes soient actuels – il n'y a aucun monde où cela est vrai, pas plus qu'il ne saurait y avoir un temps où tous les temps sont présents » (Lewis, 2007, p. 150).

### ***B. La vérité dans la fiction***

C'est cette position qui a permis à Lewis de franchir le pas de sa théorie des mondes possibles vers la fiction et de proposer une alternative aux théories de la fiction fondées sur la dichotomie entre réalité et fiction, en trouvant une place pour la vérité dans la fiction. Dans « Truth in fiction », il offre une solution permettant de sortir du débat opposant russelliens et meinongiens<sup>9</sup> sur la question de savoir s'il faut considérer ou non les êtres de fiction comme des objets existants pour pouvoir en dire quelque chose de vrai, en déplaçant la question du statut des *objets* de fiction à celui des *mondes* de la fiction. Il questionne la possibilité de statuer sur la vérité de phrases portant sur des entités fictionnelles et n'appartenant pas au texte fictionnel lui-même, comme « Julien Sorel fut condamné à la guillotine ». Pour ce faire, il propose d'appliquer à la fiction littéraire sa théorie des mondes possibles, en partant du présupposé que les fictions littéraires représentent des mondes possibles. Selon lui, le statut référentiel des énoncés de fiction ne dépend pas de l'existence ou non des objets auxquels ils réfèrent, mais du monde auquel réfèrent ces énoncés. Russell s'opposait à l'idée meinongienne d'objet inexistant, qui suppose d'accorder une forme d'être à ce qui n'existe pas. Selon lui, un énoncé tel que « Mme Bovary trompe son mari » est faux puisqu'il n'existe dans ce monde aucune entité

---

<sup>8</sup> Selon l'expression de Robert Stalnaker, qui défend de son côté un réalisme plus modéré. Selon Stalnaker les mondes possibles sont des états possibles du monde réel, des manières dont les choses auraient pu être ou des histoires alternatives de *notre* monde. Mais seul le monde actuel ou réel existe (Stalnaker, 1976, p. 65-75).

<sup>9</sup> Sur ce débat voir Russell (1905) et Meinong (1904) : Meinong estime que les objets non existants ont une référence mentale tandis que Russell considère que les objets non existants n'ont pas de référence.

qui soit Mme Bovary. La propriété d'exister étant en revanche, selon Meinong, non constitutive, il jugeait qu'un tel énoncé peut être considéré comme vrai indépendamment de l'inexistence de Mme Bovary, en vertu des propriétés constitutives qui lui sont attribuées et qu'elle exemplifie dans le roman de Flaubert. Mais, remarque D. Lewis, que dire d'un énoncé tel que « Sherlock Holmes réside au 221B Baker Street », sachant que le seul immeuble se trouvant au 221B Baker Street est une banque ? S'il est donc faux dans notre monde que Holmes habite dans une banque, Holmes, dans le roman de Conan Doyle, réside pourtant bien au 221B Baker Street, et la proposition qui l'énonce semble être vraie. Les meinongiens, en conclut Lewis, doivent nous expliquer pourquoi les vérités au sujet des personnages fictionnels sont parfois coupées des conséquences qu'elles semblent impliquer (Lewis, 1983, p. 262). Afin d'éviter cette difficulté, Lewis propose de considérer une entité fictionnelle non pas comme un objet inexistant, mais comme un objet existant dans un monde. Il suffit, selon lui, de faire précéder tout énoncé portant sur des entités fictionnelles par l'opérateur intensionnel « Dans la fiction *f...* » pour lever toute ambiguïté concernant la valeur de vérité qu'il faut lui accorder (Lewis, 1983, p. 262). De cette manière, lorsque je dis que Sherlock Holmes réside au 221B Baker Street, il faut considérer cette assertion comme une abréviation de la proposition vraie « Dans les histoires de Sherlock Holmes, Sherlock Holmes réside au 221B Baker Street ». Le préfixe « Dans la fiction *f...* » permet donc d'assigner une valeur de vérité aux propositions portant sur les entités fictionnelles, en évitant aussi bien de les laisser sans référence au sens de Russell (fausses) ou de Frege (indéterminées), que de les considérer comme des objets inexistantes au sens de Meinong. Selon le modèle de Lewis, il est en effet possible de dire, par exemple, que l'assertion « Dans *La Princesse de Clèves*, Mme de Clèves et le duc de Nemours ont une relation adultère » est fautive, tandis que l'assertion « Dans *La Princesse de Clèves*, Mme de Clèves est l'épouse du Prince de Clèves » est vraie. En revanche, si l'on prive cette dernière assertion du préfixe « Dans *La Princesse de Clèves* », elle reste alors indéterminée quant à sa valeur de vérité. Le préfixe doit être explicitement ou implicitement présent pour que la proposition fictionnelle abrégée devienne décidable. Mais si l'on est capable de comprendre pourquoi la référence de cette proposition abrégée reste indécidable du point de vue de notre monde, on peut toutefois se demander ce qui confère à cette assertion une référence dans la fiction.

Pour Lewis, la vérité fictionnelle est une vérité modale, possible. Si une proposition fictionnelle n'a pas de référence dans notre monde réel, elle

peut en avoir une dans un monde possible, car un monde fictionnel peut toujours trouver à se « réaliser » dans un monde possible. L'opposition entre fiction et réalité est ici remplacée par l'opposition entre monde *actuel* et monde *possible*. Ce modèle préserve ainsi la non-existence, dans le monde actuel, de l'entité à laquelle réfère la proposition fictionnelle, tout en lui accordant une référence dans un monde possible. La théorie des mondes possibles de Lewis appliquée à la fiction permet de maintenir la possibilité qu'une entité puisse en même temps être non-existante et référer, ce qu'interdit normalement la fonction référentielle du discours ordinaire. L'énigme des objets inexistantes trouve ainsi, selon lui, sa solution. Mais en introduisant la modalité dans les questions de référence en fiction, au moyen de la notion de mondes possibles, Lewis a-t-il réellement permis de sortir des termes du débat sur le statut référentiel des énoncés de fiction reposant sur l'axiome selon lequel tout ce qui réfère et possède une valeur de vérité doit exister ?

### *C. Un arrière-fond de faits connus*

Une objection de Kripke amène Lewis à introduire dans sa théorie de la vérité dans la fiction, afin de la préserver, outre la notion de mondes possibles, celles d'univers de croyance et de « faire semblant » (*pretence* ou *make-believe*) (Lewis, 1983 p. 266 et p. 276), et à accorder ainsi à la fiction une dimension pragmatique et extra-sémiotique<sup>10</sup>.

Cette objection peut être présentée de la façon suivante : ne se pourrait-il pas que, selon le modèle de Lewis, la vérité d'énoncés fictionnels dans un monde possible soit invalidée par le fait que ce monde possible soit par pure coïncidence justement le nôtre ? Dans un tel cas, par exemple, il existerait dans notre monde un individu en chair et en os, nommé Sherlock Holmes possédant, à l'insu de Conan Doyle, exactement les mêmes caractéristiques et ayant vécu dans le détail exactement les mêmes aventures que le personnage de Sherlock Holmes dans les histoires racontées par Conan Doyle. Le problème, ici, est que ce qui est actuel du point de vue du monde possible de la fiction l'est également du point de vue du monde actuel. Or, toujours selon ce modèle, aucune proposition ne peut être à la fois fictionnelle et non fictionnelle. Afin d'éviter cette difficulté, Lewis suggère d'envisager la fiction, non dans l'abstrait, comme une suite d'énoncés, mais comme l'acte de raconter une histoire comme s'il s'agissait

---

<sup>10</sup> Une dimension qui semble déjà naturellement présente dans une interprétation de la fiction en termes de mondes possibles, dans la mesure où elle élabore une théorie de la vérité dans la fiction sur la base de propositions n'appartenant pas au texte fictionnel lui-même.

d'un fait connu plutôt que d'une fiction<sup>11</sup>. De cette façon, s'il est exact que Conan Doyle racontait les histoires de Holmes comme des fictions, alors il s'ensuit que l'étiquette « Sherlock Holmes » est bien sans référence dans notre monde (Lewis, 1983, p. 265 et 268). Il doit donc être parfaitement entendu que la fiction est considérée comme une fiction dans ce monde-ci, d'où la nécessité de considérer la fiction comme un *acte* intentionnel de la part de l'auteur, pour pouvoir sauvegarder la notion de vérité *dans* la fiction :

« L'acte de raconter se produit effectivement dans ce monde-ci, mais il *est* là-bas ce qu'il prétend faussement être ici : un récit vrai portant sur des choses dont celui qui raconte possède une connaissance. Notre monde ne peut pas être un tel monde, car si ce dont il s'agit est vraiment une fiction, alors l'acte de raconter dans notre monde n'était pas ce qu'il prétendait être. (...) Tout monde où l'histoire est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction doit se trouver parmi les mondes où l'intrigue de l'histoire est actualisée. Autrement son actualisation ne pourrait pas être connue, et nous ne pourrions rien en dire de vrai. » (Lewis, 1983, p. 266-267)

La réponse à cette objection conduit donc Lewis à considérer la fiction non comme un *texte* mais comme un *acte* intentionnel de la part d'un auteur, supposant quelqu'un qui raconte et, à différents actes de raconter correspondent différentes fictions (Lewis, 1983, p. 265-266). Afin de préserver la vérité dans la fiction, Lewis en vient donc à introduire une notion pragmatique, celle de « faire semblant », qui sera par ailleurs largement développée par Kendall Walton<sup>12</sup>. Selon Lewis, donc :

« Raconter des histoires, c'est faire semblant. Le romancier fait semblant de raconter la vérité sur des choses dont il a connaissance. Il fait semblant de parler de personnages qu'il connaît, et auxquels il réfère généralement au moyen de leur nom propre usuel. Mais si son histoire est de la fiction, il ne fait pas ces choses réellement. » (Lewis, 1983, p. 266)

Ce qui apparaît *a priori* comme un artifice pour parer à une objection et contrer une difficulté technique, à savoir « subsumer la prétendue vérité de la fiction sous l'acte de faire semblant de dire la vérité », se révélera plus tard à ses yeux, de son propre aveu, une manière de concevoir la fiction très

---

<sup>11</sup> « Je suggère que les mondes que nous devrions considérer sont les mondes où la fiction est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction » (Lewis, 1983, p. 266).

<sup>12</sup> Kendall Walton (1990) a publié un ouvrage entièrement consacré à cette notion.

féconde<sup>13</sup>. Les travaux de Kendall Walton lui ont en effet permis de percevoir par la suite que cette perspective met en jeu non seulement la part de l’auteur, mais aussi celle des lecteurs, dans « un jeu de faire semblant coopératif dirigé par des accords conventionnels, où les joueurs tiennent (au moins) deux rôles : l’auteur fait semblant de transmettre des informations historiques à ses lecteurs ; les lecteurs font semblant d’en apprendre quelque chose et d’y répondre en conséquence » (Lewis, 1983, p. 276). Nous verrons plus loin quelles objections a pu recevoir cette notion de faire semblant liée à une théorie de la fiction envisagée en termes de mondes possibles.

Il est vrai qu’en faisant de la vérité fictionnelle une vérité *modale*, possible, Lewis permet donc d’éviter la distinction simpliste entre réalité et fiction. Mais comment peut-on s’assurer de la valeur de vérité d’une chose dans un monde possible, lorsqu’on se place du point de vue d’un monde possible actualisé ? Lewis note que si ce qui se produit dans la fiction ne se passe pas dans ce monde-ci, la lecture s’effectue cependant généralement sur un arrière-fond de faits connus. La plupart des lecteurs se contentent de lire une fiction sur un arrière-plan de faits connus, « lisant dans » la fiction ce qui n’y est pas explicitement mais qui provient à la fois du contenu explicite et du contexte factuel (Lewis, 1983, p. 268) ou plus précisément des croyances — celles de l’auteur et de ses lecteurs présumés — généralement prévalentes dans la communauté d’origine de la fiction (p. 272). À partir du moment où la définition de la fiction ne relève plus seulement du texte mais aussi de l’acte de raconter, l’idée d’un arrière-plan de connaissances devient indispensable pour que la communauté puisse s’entendre sur ce qui est vrai ou faux dans la fiction, sans devoir prendre en considération une infinité de mondes possibles. Les fictions réclament généralement d’effectuer quelques écarts par rapport au monde actuel, d’autant plus quand il s’agit de fictions fantastiques. Mais selon Lewis, nous devons tenir ces écarts relatifs au monde actuel sous contrôle, et le moyen d’y parvenir est d’analyser les énoncés de vérité fictionnels comme des contrefactuels (p. 269). Il met alors en évidence le fait que raisonner sur ce qui est vrai dans une oeuvre de fiction est très semblable au raisonnement contrefactuel (p. 269), en remarquant que dans un raisonnement contrefactuel nous réfléchissons à ce qui se produirait dans une situation contrefactuelle en partant de prémisses factuelles. Dans *Counterfactuals*, il avait introduit la notion de « similarité relative » entre les mondes, afin de déterminer la valeur de vérité de phrases contrefactuelles. Un conditionnel contrefactuel est composé d’un antécédent et d’un conséquent sous la forme « si..., alors... ». Pour Lewis, un conditionnel contrefactuel renvoie

---

<sup>13</sup> Lewis, « *Postscripts to “Truth in fiction”* » (1983, p. 276).

nécessairement à un monde possible. Soit les phrases contrefactuelles suivantes :

Si Napoléon n'avait pas attaqué l'Angleterre, alors

1. il aurait régné longtemps en paix
2. il aurait été renversé par les royalistes
3. il aurait été assassiné par les républicains

Pour chacune de ces trois phrases, il existe des mondes possibles, parmi tous les mondes possibles accessibles à partir du monde réel, dans lesquels l'antécédent et le conséquent sont tous les deux vrais et des mondes où seul l'antécédent est vrai et le conséquent faux. Pour décider de la vérité ou de la fausseté d'une phrase contrefactuelle, on doit évaluer la similarité relative du monde possible auquel elle renvoie par rapport au monde réel. La recherche historique peut montrer par exemple qu'une de ces phrases est a plus de correspondance avec le monde réel que les autres, et par conséquent celle-ci sera vraie. Dans « Truth in Fiction », Lewis généralise cette analyse à la fiction. Il compare les conditions de vérité dans la fiction à des situations contrefactuelles dans un monde possible. Partant du présupposé qu'une fiction correspond à un monde possible, nous pouvons donc ainsi, selon lui, évaluer la vérité de nos propositions interprétatives en les référant au monde possible qui lui correspond le mieux.

La seule différence notable entre les fictions et les contrefactuels est que les fictions sont racontées du point de vue d'un monde possible que les lecteurs font semblant de considérer comme le monde actuel, tandis que les contrefactuels décrivent, du point de vue du monde actuel, un monde possible – celui par exemple où François Hollande aurait perdu l'élection présidentielle française de 2012 –, auquel on accède grâce à des marqueurs hypothétiques de la forme « si..., alors... » ou à l'emploi du conditionnel<sup>14</sup>. C'est donc un jeu de faire-semblant qui permet de passer de ce monde-ci au monde possible actuel de la fiction qui, pour que nous puissions en dire quelque chose de vrai, doit s'adosser à l'ensemble des mondes possibles de la communauté d'origine de la fiction, que Lewis (1983, p. 273) nomme « mondes de croyances collectives ». Et Lewis de préciser que seul par un heureux hasard le monde actuel pourrait faire partie de cet ensemble. Il en vient donc à poser deux ensembles de mondes : les mondes où la fiction est racontée comme un fait connu dont relève le contenu de la fiction, et les mondes de croyance collective de la communauté d'origine de la fiction, dont relève l'arrière-plan de croyances prévalentes. Il souligne que ce serait une erreur de considérer seulement les mondes qui se trouvent à l'intersection de ces deux ensembles, car les fictions transgressent

---

<sup>14</sup> Voir Ryan, (2012).

généralement au moins certaines des croyances manifestes de la communauté ; je peux en effet très bien raconter une histoire dans laquelle il y a des gnomes rouges bien qu'il n'y en ait pas dans nos mondes de croyance collective (p. 273).

L'originalité de la thèse de Lewis tient en fait à la forme que prend son réalisme modal. Sa théorie indexicale de l'actualité lui permet *a priori* d'éviter de transposer au cas des fictions un modèle particulier de la référence envisagée comme correspondance stricte des mots avec le monde, contrairement aux théories qui fondent les rapports entre fiction et réalité sur l'idée que le monde réel jouit d'une priorité ontologique sur les mondes fictionnels et n'attribuent ainsi de valeur de vérité aux fictions que sur la base d'un unique modèle, celui du monde réel. Afin de pouvoir formuler sa théorie de la vérité dans la fiction, il est amené à envisager un arrière-fond de croyances sur la base duquel seront évaluées les conditions de vérité de la fiction. Puisque cet arrière-fond n'appartient pas au même monde que celui dans lequel la fiction est racontée comme une non-fiction, cela signifie que la fiction suppose un monde actuel : celui dans lequel est racontée l'histoire racontée comme une fiction au sujet d'un monde possible. On peut alors se demander dans quelle mesure il reste nécessaire d'aller chercher l'existence dans un monde possible, si ce n'est pour préserver dans la fiction un modèle de la référence fondée sur l'axiome selon lequel tout ce qui réfère doit exister.

## **II. Des « mondes » aux possibles de la fiction**

Les théoriciens de la fiction se sont intéressés très tôt aux théories sémantiques des mondes possibles<sup>15</sup>. Le réalisme modal de Lewis ne les a pas laissés indifférents, même si plusieurs d'entre eux s'en sont écartés, comme nous l'expliquerons un peu plus loin. Certains se sont inspirés de la théorie des mondes possibles pour élaborer, dans le prolongement des propositions de Lewis, une théorie des mondes fictionnels, tout en restant conscients des difficultés épistémologiques et conceptuelles que peut poser une conception des mondes fictionnels en termes de mondes possibles et des ajustements que cela suppose<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Voir ci-dessus, note 2.

<sup>16</sup> Voir Ronen (1994) et Doležel (1998). Comme le remarque M.-L. Ryan (2010, p. 53) : « La notion de "monde possible" recouvre une variété d'interprétations individuelles qui sont subordonnées à des fins différentes. On ne peut s'attendre à ce qu'un logicien qui tente de définir les conditions de vérité des opérateurs modaux ait exactement la même interprétation de la notion de monde possible qu'un théoricien de la littérature qui s'intéresse à l'expérience imaginative inspirée par la fiction ».

*A. La question de l'écart entre monde fictionnel et monde actuel*

Parmi les prolongements les plus importants qu'a pu connaître la théorie de Lewis, on peut compter les travaux sur la phénoménologie de l'expérience de la fiction développés par Kendall Walton et Marie-Laure Ryan. Marie-Laure Ryan est, de tous les théoriciens de la fiction, celle dont les travaux sont le plus liés au modèle de Lewis. Dans « Fiction, Non-factuals and the Principle of Minimal Departure »<sup>17</sup>, elle emprunte à Lewis (Lewis, 1973, p. 48-52) son concept de « similarité relative » entre mondes possibles pour l'appliquer au domaine de la fiction et développer une explication de l'expérience de la fiction. Elle forge à partir de ce concept ce qu'elle appelle le « principe de l'écart minimal » afin d'évaluer les propositions concernant les mondes fictionnels. Un monde textuel sera considéré comme accessible à partir du monde actuel, et par conséquent possible, s'il permet au lecteur d'appliquer ce principe.

Soit deux propositions :

1. Sherlock Holmes était un admirateur du beau sexe.
2. Sherlock Holmes était insensible aux charmes féminins.

Pour évaluer leur valeur de vérité, il faut poser au moins deux mondes possibles :

- un monde A où tous les énoncés des récits de Conan Doyle sur Holmes sont vrais ou (1) est vrai et ou (2) est faux.

- un monde B où tous les énoncés des récits de Conan Doyle sont vrais mais où (1) est faux et (2) est vrai.

À partir de là, il s'agit de voir lequel de ces deux mondes ressemble le plus au nôtre et pour ce faire, il faut appliquer le « principe de l'écart minimal ». Selon Ryan, la réponse la plus vraisemblable serait alors de choisir le monde où Holmes est insensible aux charmes féminins, puisque dans le monde réel les vieux garçons endurcis comme Holmes ne font pas trop attention aux femmes. Mais de quelle façon le lecteur accède-t-il aux mondes fictionnels et fait-il l'expérience de la fiction ?

Ryan s'accorde avec Lewis et Walton sur le fait que la fiction repose sur un jeu de faire semblant et elle adosse cette notion à celle de monde possible. Cela lui permet de dire que « ce jeu consiste à faire semblant que le monde actuel de l'univers fictionnel existe indépendamment du texte qui le décrit » (Ryan, 2010, p. 58). En effet, elle partage avec Lewis sa théorie indexicale de l'actualité et l'idée que seule une actualisation du possible dans des mondes possibles permet de faire l'expérience des possibles présentés par la fiction. La notion de monde possible lui permet de faire

---

<sup>17</sup> Ryan (1980, p. 403-422).

reposer la règle du jeu de faire semblant sur ce qu'elle nomme un geste de « recentrement » par lequel le lecteur ou le spectateur se transporte dans le monde fictionnel et s'imagine appartenir à ce monde. Ce recentrement représente une mise en pratique de la théorie indexicale de l'actualité dans la mesure où il transfère la référence du terme « actuel » vers le monde fictionnel (Ryan, 2010, p. 58). La notion de faire semblant lui permet ainsi de tirer parti de la théorie indexicale de l'actualité sans pour autant adopter le réalisme modal extrême de Lewis<sup>18</sup>.

L'idée d'appliquer un principe d'écart minimal est caractéristique des théories qui envisagent la fiction en termes de *mimesis*. Selon ce principe en effet, la référence fonctionne dans les mondes fictionnels tant qu'ils restent compossibles avec le monde réel, c'est-à-dire tant que ce qui est possible dans la fiction correspond à une possibilité dans le monde réel. Cependant, le meilleur moyen d'évaluer les interprétations que nous faisons des fictions est-il de chercher la ressemblance entre des mondes possibles et notre monde réel ? Pourquoi n'y aurait-il pas de place dans notre monde pour un homme comme Holmes qui serait en outre sensible aux charmes féminins ? Cette possibilité fait peut-être partie de notre réalité. Mais, outre le fait que cela conduit à une prolifération des mondes coûteuse en termes d'ontologie, imaginer pour le savoir un monde possible où une telle chose serait vraie, en ayant comme modèle de base notre propre monde, ne nous avancerait guère, puisque les informations que nous avons sur notre monde ne sont pas plus complètes que celles que nous avons sur la fiction. Si les fictions possèdent un caractère contrefactuel, leur intérêt ne réside-t-il pas précisément dans le fait qu'elles nous permettent par là une sortie de notre monde et nous invitent à réfléchir à l'« écart » qu'elles peuvent introduire dans nos croyances et nos habitudes de vie, au lieu de nous inviter à le réduire en cherchant une forme de vérité dans leur ressemblance avec elles ?

Kendall Walton emprunte également à Lewis sa notion de similarité relative à partir de laquelle il conçoit ce qu'il appelle le « principe de réalité », dont il reconnaît la proximité avec celui de Ryan (Walton, 1990, p. 144). Le principe de réalité est chez lui associé à un autre principe, le « principe de croyance réciproque », apparenté lui aussi à la notion lewisienne de « monde de croyances collectives ». Bien qu'il s'inspire des thèses de Lewis, Walton refuse toutefois d'appliquer la notion de monde possible à la fiction. Il désolidarise ainsi le jeu de faire semblant de l'idée que celui-ci doit s'implanter dans un monde possible de la fiction pour

---

<sup>18</sup> Sur la position de Ryan concernant le statut ontologique des mondes possibles, voir « Atelier de théorie littéraire : Des mondes possibles aux univers parallèles », URL : [http://www.fabula.org/atelier.php?Fabula\\_mai\\_2006](http://www.fabula.org/atelier.php?Fabula_mai_2006), URL : [http://www.fabula.org/atelier.php?Fabula\\_mai\\_2006](http://www.fabula.org/atelier.php?Fabula_mai_2006), [consulté le 15 mai 2012].

pouvoir en déterminer les conditions de vérité. Walton revendique la notion de monde fictionnel, mais ces mondes fictionnels ne sont pas selon lui assimilables à des mondes possibles. Un monde fictionnel est constitué de l'ensemble des propositions qui sont vraies dans tous les jeux de faire semblant dont le texte fictionnel est le support. Ces propositions se divisent en vérités fictionnelles « primaires », qui sont directement présentées par le texte fictionnel, et vérités fictionnelles « secondaires », qui sont dérivées ou impliquées par les premières. Les propositions secondaires sont engendrées par les principes de réalité et de croyance réciproque. Le principe de réalité est ce qui régit la construction d'un monde fictionnel semblable au monde réel autant que le permet l'ensemble des propositions fictionnelles primaires (Walton, 1990, p. 144-145) ; un de ses corollaires est que les inférences auxquelles il conduit prennent la forme de ce que seraient des inférences légitimes dans le monde réel (p. 145). Le principe de croyance réciproque, de son côté, peut être considéré comme représentant un ensemble de principes vraisemblables dont les implications dépendent de telle ou telle caractéristique du cadre cognitif des membres de la société à laquelle appartient l'auteur (p. 153). Walton précise que ce principe nous amène à extrapoler des ressemblances entre les mondes fictionnels et le monde réel non tel qu'il est actuellement mais tel que l'on croit ou croyait qu'il était dans la société de l'auteur, selon l'explication lewisienne du fonctionnement des contrefactuels (p. 152).

Chez Walton, le jeu de faire semblant remplace en quelque sorte la fonction d'actualisation des mondes fictionnels que jouaient les mondes possibles. Les « vérités fictionnelles » dont il parle, ne sont pas des « vérités dans un monde possible ». Pour Walton, « il est fictionnel que  $p$  » est équivalent à « quelqu'un fait semblant de croire que  $p$  ». Il n'est pas nécessaire d'en inférer que « quelqu'un fait semblant de croire qu'il est vrai dans un monde possible que  $p$  » ? Sa façon d'invoquer un jeu de faire-semblant de la part du lecteur pour entrer dans les mondes fictionnels reste assez proche dans sa forme de la théorie indexicale de l'actualité de Lewis, sans cependant adhérer, ici non plus, à son réalisme modal. Walton défend l'idée que le lecteur réel projette dans le monde de la fiction un moi fictionnel qui assiste aux événements imaginaires. Le lecteur qui accepte que le narrateur de la recherche aime Albertine, ou que Swann est l'amant d'Odette, sait que cela n'est vrai que dans le monde fictionnel de *À la Recherche du temps perdu*. Ainsi, au lieu de contempler le monde fictionnel de la *Recherche* d'un point de vue extérieur, il est placé à l'intérieur du monde fictionnel, et tant que dure le jeu, il le tient pour vrai. Tant qu'il se situe à l'intérieur du monde fictionnel, la fiction est conçue comme réelle.

C'est dans cette dualité de point de vue qu'apparaît le rapport avec la sémantique des mondes possibles. Nous avons vu, chez Lewis, que les mondes possibles nous apparaissent comme tels du point de vue de notre monde réel, mais qu'une personne placée dans l'un des mondes possibles auquel nous pensons considérerait son monde comme le monde réel. Dans un jeu de faire-semblant, le lecteur opère en quelque sorte un transfert équivalent, puisque lorsqu'il se place au sein d'un monde fictionnel celui-ci lui apparaît alors comme réel. À travers le jeu de faire-semblant, la fiction nous ferait imaginer le possible comme réel, tandis que ce même possible subsisterait dans la réalité sous le mode de la possibilité.

Il est intéressant de constater que les hypothèses lewisiennes qui ont inspiré les théories de Walton et de Ryan sont précisément celles qui tendent à déborder le cadre ontologico-sémantique dans lequel Lewis se positionnait, les invitant ainsi à outrepasser ce cadre pour développer une phénoménologie de l'expérience de la fiction. En effet, à partir du moment où l'on cherche à comprendre sous quelles conditions un monde fictionnel peut être considéré comme un monde possible, il semble nécessaire de faire intervenir l'univers des croyances des participants au jeu de la fiction, comme l'a parfaitement esquissé Lewis dans « Truth in Fiction ». Ce passage ne va toutefois pas sans quelques difficultés que d'autres théoriciens n'ont pas manqué de souligner. Thomas Pavel (1988, p. 113-114), notamment, remarque que le faire semblant porte auteur et lecteurs :

« au-delà des frontières de l'imaginaire moins en abolissant la distance entre fiction et réalité, qu'en émoussant la perception de cette distance chez les participants. Le principe de l'écart minimal consiste à ne pas reconnaître les conséquences du saut (...). Pour que la fiction fasse son effet, le lecteur autant que l'auteur sont obligés de faire comme s'il n'y avait jamais eu de voyage au pays de la fiction. (...) La distance fictionnelle semble donc se ramener à la différence ; qui à son tour, pour être maîtrisée, doit être réduite au minimum (...) Mais peut-on décrire la métamorphose du réel en fiction seulement en mesurant les différences entre le point de départ et le monde d'arrivée ? Ces différences sont-elles purement quantitatives, comme l'implique la notion lewisienne de similarité relative ? »

Cette question soulève une lourde objection, car elle met en question aussi bien l'usage de la théorie lewisienne des mondes possibles pour expliquer la vérité en fiction que celui du faire semblant pour expliquer le « saut » ontologique du monde réel ou actuel à un monde possible fictionnel. Un monde fictionnel ne peut en effet s'actualiser ou se

« réaliser » dans un monde possible, qu’au prix d’une inversion arbitraire du rapport entre les notions de réel et de possible tels qu’on les entend ordinairement. Que gagne le lecteur de fiction à faire semblant de croire que le monde fictionnel est vrai ?

Selon la théorie du faire semblant, le lecteur se transporte en imagination dans le monde de la fiction, qu’il tient pour réel par un acte de faire-semblant. Mais du monde réel où les possibles sont envisagés comme possibilités, au monde de la fiction où les possibles sont considérés comme réels, le « faire-semblant » a la charge d’effectuer un « saut » ontologique, dont on ne mesure pas toujours la nécessité. Évidemment, si l’on considère les possibles comme étant partie prenante de la réalité, il n’y a tout simplement plus de distinction ontologique entre le réel et le possible. Et il n’y a alors sans doute plus lieu de faire appel, comme le fait Walton, à une distinction entre un point de vue interne et un point de vue externe à la fiction. Pour les théoriciens du faire-semblant, seul le discours dit « sérieux » (portant sur les « faits ») est susceptible de recevoir une valeur de vérité, la fiction étant au-delà du vrai et du faux. Ils règlent le problème de cette non-référentialité de la fiction avec la notion d’un jeu de « faire-semblant » par lequel le lecteur feint de croire que la fiction dit vrai ou décrit un monde réel. Mais il semble que le « faire-semblant » ne soit qu’un subterfuge pour transposer au sein de la fiction le modèle de la référence comme correspondance des mots avec le monde. Le monde de la fiction se transforme en monde réel par le miracle du jeu de faire-semblant. Nous pouvons ainsi retrouver les repères tranquilisants de la référence du discours ordinaire au sein de la fiction. Mais le problème du rapport entre la fiction et la réalité n’est pas résolu en inversant ainsi les rapports du réel et du possible, on s’arrange simplement pour retrouver la relation référentielle ordinaire en évacuant le problème de la fiction. Comment ce que l’on fait semblant de croire vrai dans la fiction peut-il devenir vrai pour nous dans le monde réel ? Et est-ce bien la question de la vérité qui intéresse le lecteur dans la fiction ? Dans les théories de Lewis, de Walton ou de Ryan, la fiction n’a finalement qu’une fonction mimétique, puisque c’est par comparaison entre le monde de la fiction actualisé dans le jeu de faire-semblant et notre monde réel ou plutôt nos mondes de croyances collectives, que la fiction peut nous apporter des vérités sur notre monde. Mais faire semblant de croire que le monde de la fiction existe ne suffit peut-être pas à comprendre « l’effet de réel » de la fiction. Une telle vision des choses paraît occulter une dimension importante de la contribution du lecteur à cet effet. L’expérience de la lecture produit un effet de réel sur le lecteur, non parce qu’il feindrait de tenir le « monde » de la fiction pour réel, mais parce

qu'en mettant le texte en rapport avec sa propre expérience et ses propres connaissances, le lecteur construit une configuration sémantique qu'il expérimente ainsi réellement. C'est en ce sens que l'on peut envisager la fiction comme une expérimentation des possibles, non pas dans le sens d'une expérimentation d'un monde possible, mais de la possibilisation de notre expérience réelle. Nous ne comprenons pas toujours les choses par comparaison, mais parfois aussi, par contraste.

### ***B. La question de l'identification des mondes fictionnels aux mondes possibles***

Plusieurs théoriciens ont contesté l'identification des mondes fictionnels de la littérature avec les mondes possibles de la logique et de la philosophie du fait de leur incomplétude incompatible avec la complétude des mondes possibles. Nous ne discutons ici que partiellement de cette question, dans la mesure où elle concerne la théorie sémantique des mondes possibles au sens large et outrepassé les apports singuliers de Lewis à la théorie de la fiction<sup>19</sup>.

Peter Lamarque et Stein H. Olsen ont développé dans *Truth, Fiction and Literature*, une critique détaillée de la mise en équation tentée par Lewis entre mondes possibles et mondes fictionnels<sup>20</sup>. Ils remarquent que nous parlons familièrement de « mondes fictionnels » ou de « mondes » de romans ou d'auteurs particuliers, mais ce ne sont pas les mondes possibles de la logique modale. Le sens familier de « monde fictionnel » est celui de « structure » fictionnelle, qui détermine un champ limité de caractéristiques pertinentes spécifiques. Quand nous parlons du « monde » d'un auteur particulier, par exemple, nous faisons allusion à certains traits caractéristiques qui reviennent dans différents romans écrits par cet auteur. Selon eux, le problème avec les mondes possibles est qu'ils supportent trop de contenu. Ils sont « complets », non seulement clôturés en termes de déduction mais déterminés dans le détail. Les mondes ou structures fictionnelles, au contraire, sont incomplets (Lamarque et Olsen, 1994, p. 91). Lewis (1983, p. 272-273) tente d'expliquer cette indétermination en suggérant que chaque fiction soutient non seulement un monde possible mais un ensemble de mondes. Mais Lamarque et Olsen contestent le fait que les indéterminations puissent dépendre de l'introduction d'ensembles de mondes possibles, car s'il est utile de parler de vide de valeur de vérité dans

---

<sup>19</sup> Sur une analyse détaillée des différences entre mondes possibles et mondes fictionnels voir Eco (1994) et Doležel (1998).

<sup>20</sup> Voir Lamarque et Olsen (1994, ch. 4).

des cas d'indétermination de détails physiques, cela est moins utile lorsqu'on traite de la motivation d'un personnage ou du développement thématique. Quand il faut par exemple interpréter la valeur de vérité d'une phrase prononcée par un personnage, la notion de monde possible n'est pas éclairante. Ce type d'exemple montre que la plupart des réponses des lecteurs à la fiction ont à voir avec le sens à donner à l'œuvre de fiction, ou au fait de trouver des thèmes et des tendances, plutôt qu'avec la vérité :

« Les prédicats dans les énoncés fictionnels ne sont pas reliés aux situations qu'ils caractérisent de façon externe, mais de façon interne, au sens où les attitudes, valeurs et aspects particuliers impliqués dans les prédicats aident à constituer les situations (événements, personnages, etc.) dépeintes. La tâche du lecteur est de reconstruire ce monde en identifiant et en pesant les qualités relevant du point de vue (connotatives, évaluatives, etc.) dans les descriptions fictionnelles. Or, cela implique plus que d'accepter simplement comme vrai, ou comme un « fait connu » ce qui est explicitement rapporté. » (Lamarque et Olsen, 1994, p. 93)

C'est pourquoi une théorie de la fiction devrait s'éloigner du modèle des mondes fictionnels comme mondes possibles et les envisager plutôt comme des « constructions imaginaires » étroitement liées aux formes linguistiques qui les caractérisent. De ce point de vue, le complément du contenu fictionnel demande non l'établissement d'un monde contre un monde en arrière-fond, mais plutôt l'évaluation plus subtile de l'information qui peut légitimement être invoquée pour comprendre et aller au-delà du contenu donné (Lamarque et Olsen, 1994, p. 94).

Lubomir Doležel, souligne également l'impossibilité d'identifier les mondes de la fiction aux mondes possibles du fait de leur incomplétude et du problème que pose leur accessibilité. Il défend cependant une théorie des mondes possibles de la fiction, qui a en outre l'originalité de ne pas recourir au jeu de faire-semblant, car il définit les mondes possibles de la fiction comme des objets sémiotiques (Doležel, 1998). Il considère les mondes possibles de la fiction comme des *artefacts* produits par les activités esthétiques, comme des objets sémiotiques, comme des univers de discours fictionnels. Poser les mondes possibles comme des univers de discours fictionnels permet à ses yeux de donner une légitimité au concept de référence fictionnelle. C'est l'activité textuelle qui fait exister les mondes et détermine leur structure. Les textes fictionnels stipulent leur domaine de référence en créant un monde possible. Par rapport au monde réel leurs énoncés ne sont ni vrais ni faux. Selon lui, les mondes fictionnels sont accessibles par des voies sémiotiques. Il fait en effet reposer l'accessibilité

des mondes possibles de la fiction sur des mécanismes sémiotiques : ayant reconstruit le monde fictionnel – construit par son auteur – comme une image mentale le lecteur peut y réfléchir et en faire une part de son expérience, de la même façon qu’il s’approprie le monde réel par l’expérience (Doležel, 1998, p. 20). Mais il remarque que quand nous parlons de l’accessibilité des mondes fictionnels, nous devons modifier le concept logique de monde possible et commencer à nous mouvoir au-delà du cadre des mondes possibles de la logique sémantique (p. 22). Il envisage les mondes fictionnels de la littérature comme des produits de la *poiesis* textuelle :

« La *poiesis* textuelle, comme toutes les activités humaines, se produit dans le monde réel ; toutefois, elle construit des royaumes fictionnels dont les propriétés, les structures et les modes d’existence sont, en principe, indépendants des propriétés, structures, et modes d’existence de la réalité. (...) Grâce à la puissance illocutionnaire particulière des textes littéraires, les possibles deviennent des existants fictionnels, les mondes possibles deviennent des objets sémiotiques. C’est comme objets sémiotiques qu’existent objectivement les licornes et les fées, L’Odyssée et Raskolnikov, Brobdingnag et Chevangur et que les lecteurs peuvent y accéder, avoir peur ou pitié d’eux, parler et argumenter à leur sujet à tout moment. » (Doležel, 1998, p. 23-24)

Doležel exclut l’idée selon laquelle l’existence fictionnelle dépend de la vérité des propositions fictionnelles et s’attache plutôt à décrire la structuration interne des mondes possibles et les procédures qui président à leur construction, suivant en cela les propositions de Lamarque et Olsen. Il distingue entre les textes « imageant le monde » (*world-imaging-texts*), qui sont des représentations du monde réel, et les textes « construisant un monde » (*world-constructing-texts*). En établissant cette distinction, il s’oppose aussi bien à une conception mimétique, selon laquelle les textes fictionnels doivent représenter le monde, qu’à une conception constructiviste, pour laquelle tous les textes sont des constructions de monde et tous les mondes dépendent de l’activité textuelle. Doležel s’oppose fermement à la doctrine de la *mimesis* et pense y trouver un remède dans la sémantique de la fictionnalité des mondes possibles, en ce qu’elle pourrait nous libérer des limites étroites de la représentation du monde réel à laquelle nous condamne la *mimesis* : « le vaste, ouvert et séduisant univers fictionnel est réduit au modèle d’un seul monde, à l’expérience humaine réelle. Même si son seul mérite était d’offrir une alternative à la doctrine de la *mimesis*, la sémantique de la fictionnalité des mondes possibles mérite d’être

entendue » (Doležel, 1998, p. X).

### *C. De la fiction comme expérience sans référence*

Nous avons vu cependant que l'application de la théorie des mondes possibles de Lewis à une théorie de la fiction se passe difficilement du soutien de la conception d'un monde réel préalable et d'une forme de réalisme qui oblige le théoricien de la fiction à aborder les rapports entre fiction et réalité du point de vue de leur opposition ontologique. Difficultés auxquelles Doležel n'échappe peut-être d'ailleurs pas. Pourquoi, en effet, faire dépendre du texte et de la lecture un monde qui les transcenderait ? Quel intérêt aurait-on à figer de la sorte la fiction dans d'autres mondes ontologiquement distincts du nôtre. Doležel (1998, p. 14) prend le soin, par exemple, de préciser que « les mondes possibles n'attendent pas d'être découverts dans quelque dépôt reculé ou transcendant, ils sont construits par les activités créatives de l'esprit et des mains humaines »<sup>21</sup>. Mais pourquoi ce qui est possible dans la fiction devrait appartenir à une autre espèce de monde « tout fait » ? En quoi les possibles ne feraient-ils pas partie de notre réalité ? Pavel (2010, p. 309) souligne très justement que « le domaine des contrefactuels fournit l'habitat naturel des œuvres de fiction ». On peut toutefois se demander si c'est une raison suffisante pour analyser la fiction en termes de mondes possibles. Certes la notion de « monde possible » a permis à Lewis de fournir une analyse des conditionnels contrefactuels laquelle a renouvelé les théories de la logique modale. Mais cette analyse a aussi été contestée dans le domaine même de la logique. Dans *Faits, fictions et prédictions*, Nelson Goodman met en question l'analyse des conditionnels contrefactuels en termes de mondes possibles proposée par David Lewis dans *Counterfactuals*. Selon Goodman, nous n'avons pas besoin de projeter les conditionnels contrefactuels dans des mondes possibles pour tester ou établir leurs conditions de vérité, car nous n'avons pas de principes nous permettant de dire quels sont de tous les mondes possibles, ceux qui sont plus ou moins semblables au monde réel. Pourquoi devrions-nous penser qu'en réfléchissant à un monde possible nous apprendrons quelque chose d'important sur le nôtre ? Nous devons d'abord nous convaincre que le monde auquel nous pensons est semblable au nôtre sous des rapports pertinents. Mais c'est précisément ce que nous ne savons pas et que nous essayons de trouver. Goodman étend ce constat à l'analyse des fictions et développe une théorie des mondes de la fiction qui remplace la notion de

---

<sup>21</sup> Voir également Kripke (1980, p. 44) : « les mondes possibles sont *stipulés* et non *découverts* par de puissants télescopes ».

« monde possible » par celle de « version de monde »<sup>22</sup>. Cette approche permet d'éliminer le problème de l'inadéquation des mondes possibles aux mondes fictionnels, mais implique aussi une autre conception de ce qu'entend un réaliste tel que Lewis par « réalité » :

« La fiction ne s'applique (...) véritablement, ni à rien, ni à des mondes possibles diaphanes, mais aux mondes réels, quoique métaphoriquement. Un peu comme j'ai soutenu ailleurs que le simplement possible – pour autant qu'il est seulement acceptable – réside à l'intérieur du réel, ainsi nous pourrions dire ici, à nouveau, dans un contexte différent, que les mondes de fiction appelés possibles résident à l'intérieur des mondes réels. La fiction opère dans les mondes réels à peu près de la même manière que la non-fiction. » (Goodman, 1992, p. 135-136)

Sans entrer dans les détails de la théorie goodmanienne de la fiction, nous retenons ici l'idée que les possibles et les versions de monde font partie du réel. En effet, même si la théorie de Lewis traite parfaitement du problème métaphysique de la vérité dans un monde possible, elle ne nous renseigne en rien sur les raisons pour lesquelles nous nous intéressons aux fictions, lisons des romans et inventons des histoires. Si Lewis n'a pas véritablement développé une théorie de la fiction, la raison en est peut-être que son approche était méthodologiquement circonscrite à des questions d'ordre ontologique, finalement assez éloignées de la réflexion sur la littérature et l'esthétique en général, puisqu'elles ne prenaient pas la fiction pour point de départ. L'intérêt de la théorie de Lewis est de refuser de fonder les rapports entre fiction et réalité sur l'idée que le monde réel (c'est-à-dire celui où nous sommes) jouit d'une priorité ontologique sur les mondes fictionnels, et évite en même temps de n'attribuer de valeur de vérité aux fictions que sur la base d'un modèle du monde réel supposé complet et déterminé une fois pour toutes – autrement dit, d'un modèle unique. Mais si l'on s'intéresse au rôle des facteurs pragmatiques dans l'interprétation des œuvres de fiction, on voit par exemple que certaines fictions ont précisément pour vertu de faire apparaître le caractère relatif et conventionnel de ce que nous interprétons comme factuel au sein du monde réel, ce que semble difficilement permettre une conception de la vérité en fiction placée sous l'égide du principe de similarité relative. Comme le suggère Pavel dans un article récent (2010, p. 311-312), où il retrace son

---

<sup>22</sup> À la notion de monde possible Goodman préfère celle de « versions » de mondes. Pour Goodman, il n'existe pas *le* monde indépendamment de nos manières de le décrire, c'est-à-dire indépendamment des versions que nous en produisons. « Quoiqu'on ait à décrire, on est limité par les manières de le décrire. À proprement parler, notre univers consiste en ces manières plutôt qu'en un monde ou des mondes » (Goodman, 1992, p.11).

parcours intellectuel depuis sa découverte de la logique modale des mondes possibles, il faudrait peut-être renoncer à la vision strictement référentielle du langage et suivre Robert Brandom (2000) lorsqu'il affirme que le rôle du langage n'est pas tant de référer que de nous permettre de faire des inférences. Les inférences provoquées par la fiction, comme celles de la vie quotidienne, se déploient dans un espace de biens (valeurs), de normes et d'actions possibles. Si le problème de la sémantique des mondes possibles est celui de la vérité, ce n'est peut-être pas spécifiquement celui des fictions littéraires. Non que les fictions soient déconnectées de tout accès possible à une forme de connaissance, bien au contraire. Elles correspondent peut-être plutôt à une notion plus large de la connaissance, qui inclurait aussi les aspects de la compréhension, au sens goodmanien du terme, « de la discrimination perceptuelle par la reconnaissance des structures et le discernement émotif à l'inférence logique » (Goodman, 1984, p. 84). Cela signifie que, les fictions ne nous apprennent peut-être pas tant quelque chose au sujet de possibilités, au sens où elles détermineraient ce qui est possible ou non – à travers l'actualisation de situations dans un monde possible –, mais qu'elles peuvent fonctionner comme des expériences de pensée qui nous aident à développer notre disposition modale. Ces expériences de pensée n'impliquent pas nécessairement un jeu de faire semblant – tout se passe bien d'un point de vue *externe* – car il arrive précisément parfois que nous résistions aux possibilités proposées par la fiction, au sens où nous ne parvenons pas à y croire et par conséquent à entrer dans un jeu de faire semblant. Or, c'est aussi de cette manière que la fiction nous permet de tester et de développer nos compétences modales<sup>23</sup>, lorsqu'elle nous amène par la résistance que nous leur offrons à conforter ou finalement réviser nos intuitions modales les plus solidement ancrées.

---

<sup>23</sup> Sur la conception d'une « résistance imaginative modale », voir Roger Pouivet (2009, p. 35-48).

## **Bibliographie**

- R. Brandom, *Articulating Reasons: An Introduction to Inferentialism*, Harvard University Press, 2000, 230 p.
- L. Doležel, « Extensional and Intensional Narrative Worlds », *Poetics*, n° 8, 1979, p. 193-211.
- L. Doležel, *Heterocosmica. Fiction and Possible Worlds*, Baltimore/Londres, Johns Hopkins University Press, 1998, 339 p.
- U. Eco, *Lector in Fabula. Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs* (1979), tr. de l'italien par M. Bouzaher, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, coll. « Biblio Essais », 1985, 314 p.
- U. Eco, *Les limites de l'interprétation*, tr. de l'italien par M. Bouzaher, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, coll. « Biblio Essais », 1994, 413 p.
- G. Genette, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1991, 150 p.
- N. Goodman, *Of Mind and other Matters*, Cambridge MA : Harvard UP, 1984, 224 p.
- N. Goodman, *Faits, fictions et prédictions* (1954), tr. de l'anglais (États-Unis) par M. Abran, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1985, 136 p.
- N. Goodman, *Langages de l'art. Une approche de la théorie des symboles* (1968), tr. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Morizot, Nîmes, Éd. Jacqueline Chambon, Coll. « Rayon Art », 1990, 312 p.
- N. Goodman, *Manières de faire des mondes* (1978), tr. de l'anglais (États-Unis) par M.-D. Popelard, Nîmes, Éd. Jacqueline Chambon, coll. « Rayon art », 1992, 193 p.
- J. Hintikka, *Knowledge and Belief: An Introduction to the Logic of the Two Notions*, Cornell: Cornell University Press, 1962, 179 p.
- S. Kripke, « Semantical Considerations on Modal Logic », *Acta Philosophica Fennica*, n°16, 1963, p. 83-94.
- S. Kripke, *Naming and Necessity* (1972), Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1980, 172 p.
- A. Meinong, « La théorie de l'objet », (1904), in *Théorie de l'objet et présentation personnelle*, tr. de l'allemand par M. de Launay et J.-F. Courtine. Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 1999, p. 63-114.
- P. Lamarque et S. H. Olsen, *Truth, Fiction and Literature*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Clarendon library of logic and philosophy », 1994, 481 p.

- F. Lavocat (dir.), *La théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS éditions, 2010, 326 p.
- D. Lewis, *Counterfactuals*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1973, 150 p.
- D. Lewis, « Truth in Fiction », *American Philosophical Quarterly*, 15, 1978, p. 37-46.
- D. Lewis, *Philosophical Papers*, vol. I, Oxford, Oxford University Press, 1983, p. 261-280.
- D. Lewis, *De la pluralité des mondes* (1986), tr. de l'anglais (USA) par M. Caveribère et J.-P. Cometti, Paris/Tel Aviv, Éditions de l'éclat, coll. « tiré à part », 2007, 416 p.
- T. Pavel, « Possible Worlds in Literary Semantics », *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, 34, 2, 1975, p. 165-176.
- T. Pavel, *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1988, 210 p.
- T. Pavel, « Univers de fiction : un parcours personnel », in F. Lavocat (dir.), *La théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 307-313.
- A. Plantinga, « Transworld Identity or Worldbound Individuals? », in *Logic and Ontology*, M. Munitz (dir.), New York: New York University Press, 1973. Repris dans Loux, *The possible and the actual*, 1979.
- A. Plantinga, *The Nature of Necessity*, Oxford University Press, 1974.
- R. Pouivet, *Esthétique et logique*, Bruxelles, Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1996, 229 p.
- R. Pouivet, « Esthétique modale », in *Ce que l'art nous apprend. Valeurs cognitives dans les arts*, R. Pouivet et S. Darsel (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 35-48.
- R. Ronen, *Possible Worlds in Literary Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, 244 p.
- M-L. Ryan, « Fiction, Non-Factuals, and the Principle of Minimal Departure », *Poetics*, 8, 1980, p. 403-422.
- M-L. Ryan, *Possible Worlds, artificial Intelligence, and Narrative Theory*, Indianapolis, Indiana University Press, 1991, 291 p.
- M-L. Ryan, « Cosmologie du récit des mondes possibles aux univers parallèles », in F. Lavocat (dir.), *La théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 53-81.
- M-L. Ryan, « Possible Worlds », in Hühn, Peter et al. (dir.), *The living handbook of narratology*, Hamburg, Hamburg University Press, mars 2012, URL : [hup.sub.uni-hamburg.de/lhn/index.php?title=Possible Worlds&oldid=1744](http://hup.sub.uni-hamburg.de/lhn/index.php?title=Possible%20Worlds&oldid=1744) [consulté le 10 mai 2012].

- B. Russell, « De la dénotation », (1905), in *Écrits de logique philosophique*, traduit de l'anglais par J.-M. Roy, Paris : PUF, coll. « Épiméthée », 1989, p. 201-218.
- R. Saint-Gelais, « Ambitions et limites de la sémantique de la fiction », in *Acta Fabula*, février 2004, URL : <http://www.fabula.org/revue/cr/122.php> [consulté le 15/05/2012]
- J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, coll. "Poétique", 1999, 350 p.
- R. C. Stalnaker, « A Theory of Conditionals », *Studies in Logical Theory*, N. Rescher (dir.), Oxford, 1968, p. 98-112.
- R. C. Stalnaker, « Possible Worlds », *Noûs*, 10 (1), 1976, p. 65-75.
- L. Vaina, « Les mondes possibles du texte », in *Théorie des mondes possibles et sémiotique textuelle*, L. Vaina (dir.), *Versus*, n°17, 1977, p. 3-11.
- K. L. Walton, « How Remote are Fictional Worlds from the Real World ? », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 37, 1978, p. 11-24.
- K. L. Walton, *Mimesis as Make-Believe. On the Foundations of the Representationnal Arts*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1990, 450 p.